

## LA LEÇON DE LECTURE

C'est au moment de la grande chaleur du dehors, que la maman appelle Paul, il arrive bien lentement, jetant un coup d'œil sur le régiment qu'il était en train de conduire à la bataille. La grande pièce est à demi-obscur; Madame est plongée dans un fauteuil bien profond, tenant en main un livre qu'elle ne regarde guère; Monsieur est à l'aise, étendu sur une chaise de jonc de laquelle il crie à Paul de se dépêcher; le piano est ouvert et, en passant, le gamin pose sa petite main sur les touches qui éclatent en un accord discordant; les mouches volent et bourdonnent; et d'une fenêtre dont le store n'est pas tout à fait clos, un grand rayon de lumière oblique tombe jusque sur le tapis sombre. Toto, court vêtu, à plat-ventre dans un coin, se parle à voix basse: — « ça c'est les sauvages! — ça c'est les Français. »

—Allons, Paul, un peu vite.

—Oui maman.

Et il arrive enfin, s'accoude sur le genou maternel, soupire, et lève ses yeux limpides vers le visage qui le regarde si tendrement.

—Allons, du courage!

On ouvre l'alphabet: les lettres noires ont un air sinistre, se découpant sur la page blanche; Paul contemple un instant avec un sérieux profond toutes ces figures fantastiques; puis, au lieu de commencer, concentre toutes ses facultés sur le rayon de lumière. . . .

Il remue.

—Quoi, mon chéri. Toto?

—Voici le soleil.

—Voyons, n'y fais pas attention, commence P. A.

—Papa, nous irons à la ferme?

—Si tu lis bien, oui. Toto, tais-toi.

—Je ne lis pas, moi, crie Toto.

—Ah! mais si, répond le papa inexorable!

—C'était hier dimanche! et M. Toto convaincu de la force de cet argument, se replonge avec une nouvelle ardeur dans la distribution des forces de son armée.

Pendant ce temps, Paul bien doucement, en s'arrêtant pour changer son pied de place, pour s'accouder différemment, pour chasser une mouche qui le gêne, est arrivé à épeler sans trop d'encombre une ligne entière; la maman est très-recueillie, et indique du crayon la marche à suivre.

Le petit Albert ne sait pas lire, hasarde Paul, comme intermède.

—C'est un gros ignorant, ah!

—Oui, si tu ne lis pas mieux, tu vas lui ressembler.

Paul reste calme sous cette menace, et reprend avec le même zèle attiédi.

—On trouve de si jolies histoires dans les livres, essaie la maman, en guise d'encouragement.

—Puisque vous m'en racontez.

—Celles des livres sont bien plus intéressantes.

—Plus belles que le petit Poucet?

—Voyons, F. U.

—Les sauvages ont gagné! s'écrie M. Toto.

—Vas-tu te taire! tu empêches ton frère de lire.

—Non, c'est pas les sauvages, c'est les Français, reprend sur un diapason aussi aigu Paul profondément humilié.

—Pas du tout.

—Si.

—Petit père, il dit que ce sont les sauvages.

—Ah ça! Paul, veux-tu lire, et toi Toto, tâche de rester tranquille! . . . Le papa a pris sa mine austère, le silence se fait, et un soupir serait perceptible tant il devient complet. Paul ne regarde plus que l'alphabet, il étouffe une envie de pleurer.

Toto est anéanti et reste étendu sur le tapis attendant les événements.

—Très-bien, mon chéri, c'est ça, fait la maman de sa douce voix, et encourageant du regard son petit écolier.

—Papa, Paul lit très-bien.

—Tant mieux.

—Mais, nous irons à la ferme, proteste Paul.

—Je te le promets. Le papa a souri, Toto l'a vu et se remet à batailler; Monsieur et Madame échangent un regard qui va ensuite se reposer sur les deux têtes chéries.

—Est-ce que ma petite sœur saura lire? demanda Toto, pour qui le problème de savoir lire a pris des proportions infinies.

—On lui apprendra, quand elle sera grande comme toi. . .

—Elle va venir bientôt la petite sœur?

—Tu la verras, range tes soldats; c'est à toi maintenant.

Paul a fini; il fait un bond jusqu'à son père qui l'exhaupe sur ses genoux; le bambin tire gentiment les moustaches du pauvre homme, qui ne prend sa voix sévère qu'avec tant de peine, et qui est si heureux de jouer, de rire, de se rouler à terre avec ses deux robustes gaillards.

L'entretien commence entre le père et le fils; mais, soudain, un grand cri les fait retourner. . . Toto est méchant:

—Je veux pas lire!

—Monsieur!

—Je suis fatigué, ça m'ennuie.

—Allons, mon petit Toto, pour maman!

—Non!

—Prends garde, Toto, je vais venir.

Et déjà Paul est posé à terre: Toto n'a pas peur, il fronce les sourcils, serre ses poings:

—Ça m'ennuie!

La maman est craintive: punir, faire pleurer ces chers petits yeux limpides, voir les sanglots soulever la petite poitrine oppressée! Que ne préfère-t-elle à cela?

Elle se penche et parle à l'oreille du petit révolté.

Il a fourré un doigt dans sa bouche, retient une larme, il la regarde du coin de l'œil:

Il hésite, et puis, enfin. . .

—Bien sûr.

—Oui, bien sûr.

Le papa, sans en avoir l'air, a suivi le dialogue avec anxiété; il n'aime pas à punir, mais pourtant il sait qu'il est la justice.

Toto se dirige vers lui, encore un peu boudeur et ému, la mère le pousse en avant.

—Je veux lire, papa!

—Quel bon garçon! Viens que je t'embrasse. Où est le petit garçon qui criait tout à l'heure?

—Parti!

—Il ne reviendra plus jamais?

—Jamais! le policeman l'a emporté.

Toto éclate de rire à sa propre plaisanterie, et Paul l'embrasse de bonheur.

—Rien qu'une ligne, maman, fait Toto en retournant près d'elle.

—C'est convenu!

Une ligne! mais quelle est difficile! quelle peine! quels tâtonnements! quelles hésitations! quels étonnements! et surtout que de distractions! Ce qu'il faut de ruse, de tact, de patience pour captiver quelques instants ces légers esprits qui courent toujours à l'aventure. Une fleur, un rayon, une ombre, le bruit d'une porte, d'un pas, l'aboiement d'un chien. . . et la petite imagination a pris son vol! De là revenir à l'austère complication qui veut que *b a* se prononce *ba*, quels efforts ne faut-il pas?

La maman aide, souffle, soutient, prononce des lèvres, et quand, après mille peines, la syllabe est dite à peu près, elle en appelle au juge plus sévère pour le faire

s'extasier! Toto surtout est émerveillé de lui-même après chaque succès.

—C'est bien, hein! maman? interroge-t-il et de la même haleine.—C'est assez!

—C'est assez pour aujourd'hui, fait le papa, mais demain tu liras un quart d'heure.

Demain! qu'importe à Toto; il a bien le temps de penser à demain: il sent seulement qu'il est libre, il bondit de joie.

—On ne dit rien à maman?

En un instant, ils sont pendus à son cou, l'étouffant de leurs caresses, la serrant à la suffoquer, la décoiffant de la façon la plus déplorable.

—C'est ma maman, fait Paul.

—C'est la mienne aussi, glapit Toto en repoussant le bras de son frère.

—Vous êtes, tous les deux, mes trésors; mais lâchez-moi, vous faites mal à maman.

Paul desserre sa prise aussitôt. Toto est moins délicat et ne comprend pas que ce ne soit pas très-agréable d'être suffoqué par ses caresses.

Enfin la maman se dégage, se relève, répare le désordre que les petits hommes ont mis à sa coiffure et les contemple avec orgueil.

—Nous allons jouer, maintenant.

—Oui.

On leur ouvre la porte, et les voilà partis le cœur plein d'éclats de rire; on les entend encore chanter, et le bruit de leurs voix qui s'appellent et se querellent. . .

## ECHOS DE PARTOUT

Le télégraphe nous apportait dernièrement la nouvelle de plusieurs succès remportés par les troupes Hollandaises sur les Atchinois, peuplade belliqueuse de l'Ile de Sumatra. On sait que la Hollande réprime aujourd'hui la révolte de ces tribus insoumises et cherche à établir son autorité, son influence, dans cette partie du pays.

A propos de cette guerre et de cette contrée lointaine, voici ce qu'un jeune soldat, qui jouit d'une pension de 500 francs du gouvernement Hollandais, en raison de sa blessure reçue dans une escarmouche, rapporte sur les indigènes:

« Les Atchinois sont très-nombreux et doués d'un grand courage. A l'arme blanche, ils ne reculent jamais, sont extrêmement agiles et fort redoutables. En revanche, leurs armes à feu sont détestables et ils ne savent pas s'en servir. Ils ont un fusil d'un calibre énorme, ressemblant au tromblon, et dans lequel ils mettent des pierres, des clous, de la ferraille; le tout mélangé avec la poudre. De plus le tir est toujours trop élevé et impuissant à petite distance.

Les Hollandais sont armés du fusil Beaumont que notre compatriote, qui a expérimenté l'un et l'autre, trouve préférable au chassepot.

Les Belges sont très-nombreux là-bas. Il y en a même qui se livrent au commerce et l'un d'entre eux a construit un grand hôtel.

Les blessés sont parfaitement traités: deux ou trois sortes de viande à chaque repas, du vin, des cigares à volonté. Rien sous ce rapport ne laisse à désirer. Le blessé dont nous parlons a été soigné par un médecin et ne peut que se louer des soins dont il a été l'objet.

Depuis la prise du Kraton, la domination Hollandaise paraît bien établie de ce côté; néanmoins, la lutte sera sans doute encore longue avant d'obtenir la soumission complète de ces populations belliqueuses. »

On écrit du canton du Valais que de mémoire d'homme on n'a vu dans les hautes vallées de pareilles accumulations de neige. C'est seulement maintenant qu'arrivent de divers côtés des nouvelles de la situation, qu'on peut s'en faire une idée générale. C'est naturellement dans les localités élevées qu'il y en a le plus. Ainsi, on mande de l'hôtel de l'Eggishorn, que le gardien utilise régulièrement une des fenêtres du quatrième étage comme porte de maison. Dans mainte commune de la montagne, la neige atteint dix pieds et plus de hauteur. Elle est encore trop tendre pour que l'on puisse marcher sans enfoncer profondément. Avec un tel état de choses, les provisions se consomment et finiront par manquer. La pénurie de sel pour le bétail et le manque d'eau se font déjà vivement sentir dans plus d'une commune. Le gibier de toute sorte, chassé des hauteurs, se réfugie jusque dans les villages, où ils deviennent une proie trop facile des chasseurs et des braconniers.

On écrit de Fribourg que depuis plusieurs années le froid n'a été aussi vif et l'abondance

de neige aussi grande. Le thermomètre est descendu à 18° Réaumur.

Ces jours derniers, sur la montagne du Droit, près de Saint-Imier, le toit d'une maison s'est effondré sous le poids de la neige.

Le gouvernement russe vient de faire une série d'expériences concernant l'usage de la lumière électrique sur les chemins de fer.

On place à l'avant de la locomotive, une lumière électrique qui prend sa source dans une batterie de quarante-huit éléments, et par cet appareil, chaque objet sur la voie est vu distinctement dans un rayon de 1,300 pieds.

On lit dans le *Sun*, de New-York:

« On entend souvent dire que les Américains sont une race dégénérée et ne peuvent être comparés, sous le rapport de la perfection physique, aux Européens en général et aux Anglais en particulier. Mais les faits qui ressortent de statistiques dignes de foi semblent prouver le contraire. Dans ses investigations sur les statistiques militaires et anthropologiques des soldats américains, M. Gould, membre de la *United States Sanitary Commission*, prouve que les hommes de la plus haute taille venaient du Michigan, de l'Illinois et du Wisconsin, d'abord, puis de la Nouvelle-Angleterre, de l'Etat de New-York et du New-Jersey; les moins grands étaient originaires de l'Ecosse, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Sous le rapport du poids, les hommes du Kentucky et du Tennessee étaient les plus lourds; la moyenne de leur poids était de 150 livres, tandis que celle des hommes venus d'Angleterre, d'Ecosse, de France et de Belgique variait de 138 à 139 livres. La proportion entre le poids et la taille s'établissait comme suit: hommes de l'Ohio et des autres Etats de l'Ouest, 2 livres 185 de poids par pouce de taille; de la Nouvelle-Angleterre 2 livres 121; de l'Angleterre et de l'Ecosse, 2 livres 118; de l'Allemagne, 2 livres 168. »

Blondin, le célèbre acrobate, dont les prouesses sur la corde raide aux chutes du Niagara ont fait, il y a une quinzaine d'années, une si vive sensation aux Etats-Unis, vient d'arriver à Melbourne, après avoir eu beaucoup de succès à Brisbane et à Sydney.

Bien qu'il ne soit plus de la première jeunesse, Blondin est toujours un gaillard solide, doué d'une légèreté et d'une force extraordinaires. Il est actuellement en train de faire construire une enceinte afin d'empêcher qu'on le voie travailler du dehors. Le spectacle est nouveau ici et ne peut manquer d'attirer beaucoup de monde.

## UNE LANGUE SANS PAROLES

(Suite et fin)

Les lais des ménestrels, leurs récits de guerre, les complaintes des pèlerins ont été l'origine de nos romances actuelles et de nos pièces fugitives.

Et le peuple, le serf, le vaincu! Est-il, lui, privé de toute mélodie? Est-il si misérable qu'aucun chant ne vienne adoucir sa peine? Est-il tombé si bas que son langage encore informe, suffise à l'expression de ses regrets comme de ses désirs?

Non: lui, il a la chanson, rarement gaie, le plus souvent plaintive, pleine de satire et de raillerie et menaçant la vengeance; parfois désolée et sans espérance, puis se relevant par le sarcasme. Il a tant souffert, qu'il a perdu le don des larmes et qu'il en est à rire de sa propre misère. Oh! ne méprisez pas les chants de l'esclave au moyen-âge! Empruntant au chant religieux, puis aux mélodies des Trouvères, il se formera pour lui-même un genre distinct, plus énergique, plus accentué, et nous montrera que la chanson populaire tient une bien grande place dans l'épopée humaine.

Ainsi nous sommes arrivés à la création de deux genres de chant: le chant religieux ou sévère, le chant mondain ou idéal. Mais jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que de la composition du chant. L'homme chantait comme l'oiseau; et comme les règles ne précèdent jamais la pratique, les principes de composition et d'harmonie ne survinrent que longtemps après la mélodie.

Ici, je dois entrer dans quelques détails techniques, et faire en peu de mots l'histoire des développements de la musique. Ces détails arides, peut-être, ne manquent pourtant point d'intérêt.